

ОГОНЁК

ПРАВДА

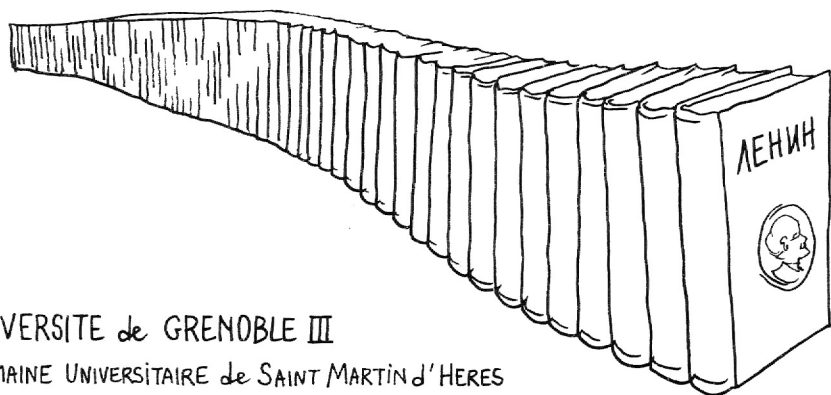
С Трудовой
победой!

Essais sur le discours soviétique

ВОПРОСЫ
ФИЛОСОФИИ

КОММУНИСТ

semiologie
linguistique
analyse
discursive



UNIVERSITE de GRENOBLE III

DOMAINE UNIVERSITAIRE de SAINT MARTIN d'HERES

BP 25X - 38040 GRENOBLE CEDEX

LANGUE DE BOIS ET DISCOURS DE VENT

(De la transparence à l'opacité dans le discours
politique soviétique.)

Il est des métaphores qui ne sont pas des concepts au rabais, mais bien plutôt la *trace* d'une interrogation, d'un manque à dire; places vides, elles "font" la place qu'il va s'agir de remplir.

Il en va ainsi du terme "langue de bois", nulle part défini, mais dont l'actuelle utilisation inflationniste fonctionne comme un symptôme. Symptôme de l'impression confuse qu'il y a *un rapport d'un type particulier entre le langage et le pouvoir* dans un régime politique de type soviétique.

L'expression "langue de bois", cependant, ne recouvre-t-elle pas autre chose encore, qui tiendrait de la surdité à *l'ordre du discours*, que trahit l'emploi même du mot "langue"?

Nous allons tenter de montrer ce qu'a de paradoxal l'emploi de cette expression, dont la forme tout à la fois révèle un problème et contribue à masquer, sinon à bloquer, toute voie de recherche vers sa solution.

I - Ce bois dont on fait la langue.

1/ Diverses circonstances ont fait qu'est apparue en France une certaine réflexion universitaire sur le *discours politique* (*1) dans les années 1968-70. C'est par cet objet spécifique du "politique" que l'Analyse de discours se démarquait à la fois de la "Textlinguistik" de RFA, centrée sur les rapports inhérents à un texte hors de toute référence à ses conditions de production et d'interprétation, et de la "Philosophie du langage ordinaire" des Anglo-Saxons, qui s'occupait de la pragmatique dans la "vie quotidienne". Si elle s'appuyait méthodologiquement sur l'article "Discourse Analysis" (HARRIS-1952) (tentative de tester au niveau transphrasique des procédures distributionnelles fonctionnant jusque là dans le cadre de la phrase), elle s'y opposait également par son insistance sur le politique.

* Groupe de recherches en analyse du discours, Grenoble-II.

Quant aux rapports avec les travaux de linguistique en URSS, l'analyse de discours en France ne s'est jamais posé la question d'un éventuel démarquage avec une problématique soviétique essentiellement sociolinguistique, dans laquelle c'est moins le matériau linguistique qui est analysé, que le rapport de *reflet* entre le langage et la réalité (cf. SERIOT-82).

Cet ensemble de travaux universitaires français s'est concentré exclusivement sur un corpus fait de discours de formations politiques françaises contemporaines ou de l'époque de la Révolution de 1789. En aucun cas n'a été envisagée l'étude d'un corpus non-français. (*2)

2/ Il reste que l'on ne rencontrera pas l'expression "langue de bois" dans ces recherches. C'est en effet un terme journalistique, polémique plutôt qu'universitaire, syntagme figé désignant de façon assez vague la "façon de parler", le "style" stéréotypé du discours politique des Partis communistes d'Europe orientale et, par extension, du PCF.

Ce terme n'est pas, ou peu, employé par les linguistes s'occupant d'analyse du discours mais plutôt, sans référence à son origine, sans définition ni analyse historique, par des gens qui, par contraste, par complémentarité, ne parlent pas en "langue de bois". Accuser un individu ou une formation politique de parler en "langue de bois" revient donc du même coup à se blanchir soi-même, à se poser comme parlant une langue ou écrivant dans un style pur de toute corruption: "langue de bois" a un *fonctionnement argumentatif*.

Il convient de remarquer, d'autre part, que l'analyse du discours en France, même, et surtout, quand elle étudiait le discours du PCF, ne s'est guère donné pour objet un corpus présenté comme écrit en "langue de bois", la plupart des chercheurs étant, dans la première moitié des années 1970, proches du PCF.

3/ Mais qu'est-ce que "le bois" a donc à faire avec "la langue"? Il serait intéressant d'étudier le cheminement de l'expression en français.

Il semble qu'il y ait un certain consensus à rapporter "langue de bois" à une *traduction* de quelque chose venu d'ailleurs, d'un ailleurs qui se situerait en Pologne dans les années 1956.

C'est ainsi qu'O. REBOUL (1980, p. 182) déclare:

"On pense à ces clichés officiels qu'on nomme en Pologne <langue de bois>, laquelle a bien pour rôle de matraquer la pensée."

Le problème, cependant, est que, d'après nos informations, il n'existe *rien*, en polonais, qui ait un quelconque rapport avec "langue de bois".

On parle en Pologne, pour désigner le "style" des discours officiels, de "nowomowa", syntagme formé par agglutination, traduction directe du "newspeak" de G. ORWELL, on trouve "mowa-trawa" ("langue-herbe") dans les disques des chanteurs contestataires, et enfin "drętwą mowa" ("langue engourdie, figée"). Or "drętwy" n'a pas le moindre rapport avec "drzewo" (le bois), mais dérive de "drętwieć" (se figer, se pétrifier).

C'est pourtant dans cette direction qu'il faut chercher, puisque le Dictionnaire de l'Académie (Słownik języka polskiego. Polska Akademia Nauk, 1960) donne à l'article "drętwy":

- *Drętwą mową.* (phraséologie politique): *Moyen d'expression reposant sur l'utilisation de slogans tout prêts, rabâchés.*

Et il cite une phrase tirée du numéro d'octobre 1956 de la revue PRZEGLĄD KULTURALNY.

Or curieusement c'est justement cette revue qui est le plus souvent citée par ESPRIT et LES TEMPS MODERNES dans leurs numéros spéciaux sur les événements d'octobre 1956 en Pologne (ESPRIT, décembre 1956; LES TEMPS MODERNES, février-mars 1957).

Pas une fois, cependant, dans les revues françaises de cette époque n'apparaît l'expression "langue de bois". J.M.DOMENACH

(*Esprit*, déc. 1956, p. 819) écrit, à propos d'ailleurs de la Yougoslavie:

"Le pouvoir a renoncé à marteler sa propagande mais son langage demeure lointain. <Langue morte>, disent les Polonais à propos de la presse, du discours officiel."

N.B. L'expression tchèque est "mrtvý jazyk": "langue morte".

Si une réflexion sur le lien entre langue et politique s'est amorcée en Pologne en octobre 1956, ce n'est pas elle, semble-t-il, qui nous a apporté ce "bois" de la langue.

Contrairement au polonais, le russe possède bien l'expression équivalente à "langue de bois": *деревянный язык*. cf. le Dictionnaire de l'Académie en 4 volumes (*Словарь русского языка. Академия Наук СССР, 1957*):

- *деревянный язык*: бедный, невыразительный, сухой, казённый. (pauvre, inexpressive, sèche, bureaucratique).

Mais ce syntagme n'est donné par aucun autre dictionnaire soviétique. D'autre part *деревянный язык* n'est pas employé, au moins avec le sens essentiellement *politique* de son équivalent français, par les dissidents. Ceux-ci parlent plutôt de *топорный язык* (langue taillée à la hache), *корявый язык* (langue noueuse), *дубовый язык* (langue de chêne), *суконный язык* (langue de drap) (*21), toutes métaphores, sauf la dernière, ayant un rapport plus ou moins proche avec le bois. Cependant aucune de ces métaphores ne désigne un type spécifique de style *officiel*, mais plutôt une langue lourde, raboteuse, en une perspective qui ressortirait davantage de la *critique littéraire* que de l'analyse du discours. Le meilleur équivalent de "langue de bois" serait alors "казённый язык" (langue bureaucratique).

Ce qui nous permet de penser que "langue de bois" est effectivement une traduction, c'est qu'en français "de bois" peut s'opposer à "de fer" et à "de pierre" comme "vivant", "chaud" s'opposent à "mort", "froid" (*3), alors qu'en russe, par exemple, *деревянный* (de bois) s'oppose à *живой* (vivant).

Mais une traduction, aussi bien, venue de nulle part, et qui donne un sens spécifique qu'on ne retrouve dans aucune autre langue européenne:

- L'italien "lingua di legno" est attesté, mais n'apparaît, à notre connaissance, que dans des traductions du français (cf. J.L. HOUDEBINE: "Avere uno Stalin sulla lingua", dans *Sessualità e potere*, A. Verdiglione éd., Marsilio, Venezia, 1976).

- L'allemand "hölzerne Sprache" a le sens de "style lourd", comme *деревянный язык*.

Ainsi la version allemande de *Nomenklatura* de M. VOSLENSKY donne, là où en français on a "langue de bois":

"Er ist in hölzerner, farbloser Apparatsprache verfasst..." (*Nomenklatura*, Fritz Molden Verlag, München, 1980, p. 200).

Mais c'est bien plutôt "Apparatsprache" que "hölzerne Sprache" qui rend compte ici de la "langue de bois".

- Quant à l'anglais, il n'y a d'autre moyen pour désigner la "langue de bois" que "officialese" ou "gobbledegook" (ou "official gobbledegook"). (*17) (*19)

Nous concluerons donc à une spécificité française du sens purement politique de "langue de bois".

Ce sens particulier de "langue" politique figée, propre au français, serait apparu, selon nous, *au moment où le besoin s'en faisait sentir, où la place était faite*, parce qu'existait à la fois une réflexion sur le rapport langage et politique (à partir de 1968) et le "matériau" de la métaphore, qui était lui-même, déjà, une métaphore.

On trouve en effet, en médecine vétérinaire, l'expression "langue de bois", qui désigne une maladie des bovins: la *fièvre aphteuse*. "Langue de bois" est couramment utilisé par les éleveurs français pour parler de cette maladie, qui se caractérise par "une induration de la langue, rencontrée dans l'actinomycose (cervico-faciale), (...) débutant par une tuméfaction *ligneuse* à l'angle de la mâchoire inférieure" (Dictionnaire français de médecine et de biologie). Il faut préciser que cette maladie est transmissible à l'homme, et qu'elle a pour effet de faire enfler la langue, rendant la déglutition douloureuse et la parole incompréhensible, voire impossible. (*4)

(On aura en anglais "wooden tongue", ou "woody tongue", dans ce *seul* sens spécialisé de médecine vétérinaire.)

Comment alors rendre compte de l'acception actuelle de "langue de bois" dans la sphère polémique politique du français

contemporain? Nous pensons qu'une *place à prendre* pour une *idée en l'air* a été occupée par une collision lexicale entre "langue de bois" des vétérinaires et quelque chose qui tournerait autour de "gueule de bois", sous l'influence lointaine de деревянный язык. (*5) Le terrain étant ainsi préparé, l'expression a eu la fortune que l'on sait, renforcé par la "langue de vent" (R. DEBRAY-78, p. 78), qui fonde "langue de bois" par le jeu de la connotation.

Il resterait à expliquer par quel canal деревянный язык aurait pu être connu et introduit en France...

*

* *

Tout cela ne serait à proprement parler qu'anecdotique si la véritable métaphore, le véritable "déplacement" métaphorique concernait le "bois". Nous pensons au contraire que la métaphore principale de "langue de bois" porte non point tant sur le "bois" que sur la "langue". Et c'est elle qui contribuera à bloquer toute avancée théorique ou pratique dans l'analyse du discours politique soviétique, par une *confusion* lourde de conséquences entre langue et discours.

II - Cette langue que l'on dit de bois.

A) Langage et réalité.

Le discours politique soviétique n'a donné naissance en France qu'à un nombre restreint de travaux s'appuyant sur la matérialité langagière. Encore ceux-ci, dans leur diversité, sont-ils tous marqués d'une problématique commune: *la communication d'un sens et le rapport au réel.*

1/ Le mensonge.

A une extrémité de cet éventail on trouve l'idée que la "langue de bois" est essentiellement, fondamentalement, un *mensonge*. Cette idée se place dans la perspective de résistance morale de l'œuvre de SOLJENITSYNE (cf. *Lettre ouverte aux dirigeants de l'Union soviétique: pour lutter contre le régime soviétique, il faut dire la vérité*).

1-1/ "Langue russe et langue soviétique" de Michel HELLER.

Dans un article du *Monde* (5-7-1979) M.HELLER tente une définition de la "langue de bois", qu'il appelle ici "langue soviétique", en l'opposant à la "langue russe". Il s'agit bien, pour lui, d'une véritable "langue", et les Soviétiques seraient "bilingues", *choisissant* selon les circonstances (chez soi / dans une réunion officielle) d'utiliser l'une ou l'autre des deux "langues" à leur disposition. On aurait donc là un phénomène remarquable de diglossie.

La "langue soviétique", pour M. HELLER, est une "langue totalitaire" fonctionnant sur la base de "slogans". Le slogan, "formule concise dans sa forme comme dans son contenu", se définit par son "caractère monosémantique, qui exclut toute variante", qui ne laisse "nulle place au doute".

Mais en même temps la "justesse toute scientifique" de cette "langue" produit comme résultat un mensonge permanent, le système soviétique étant "un mélange de fiction que le Verbe nomme réalité, et de réalité que le Verbe nomme mensonge".

A l'origine de ce mensonge, une institution, un lieu: le "pouvoir": "En Union soviétique c'est le pouvoir qui donne aux mots leur définition, qui leur permet ou non d'exister". Il y aurait donc quelquepart des *maîtres des mots* qui décident, par

machiavélisme politique, de l'attribution d'un sens, ou au contraire du retrait de sens à un mot: la fonction de la "langue" soviétique "se réduit à priver le mot de tout sens. Le mot perd sa signification habituelle, immanente". Un de ces maîtres des mots est nommément désigné: "Staline devient le maître incontesté de ce *jeu* sémantique". (*6)

Enfin, l'enjeu d'une réflexion sur la langue s'inscrit profondément dans la lutte politique, puisque M. HELLER conclut:

"Le système soviétique est une dictature de la langue; pour le combattre, il faut, en premier lieu, détruire la langue de la dictature".

Sur le plan strictement linguistique nous retiendrons què les "mots" ont un "sens immanent", que la "langue soviétique" ferait disparaître, mais qu'en même temps ces mots sont organisés en une "langue" qui dit la "fiction" et présente le "réel" comme faux. Il y aurait donc une "langue" pour dire le vrai, le réel: la "langue russe", qui est "plus belle", et une pour dire le faux: la "langue soviétique", qui, socialement, est "plus utile".

1-2/ "La langue de bois soviétique" de Louis MARTINEZ (dans *Commentaire*, N°16, hiver 1981-82, p. 506-515).

Cette dualité vrai/faux, ou réel/fiction se retrouve de façon beaucoup plus explicite dans l'article de L. MARTINEZ, pour qui la "langue de bois" se caractérise par un "rapport aléatoire aux faits".

Il y a ainsi d'un côté "les faits", "la réalité extérieure objective", "l'événement réel", "le réel", et de l'autre "des circonstances rêvées", "l'inexistence", "le degré d'irréalité de l'événement", "l'événement zéro", "la fiction verbale", "la fiction socialiste", "la fable socialiste", "ce qui n'est pas", "une cité inexistante", "une entité fictive", "une liturgie mensongère", "le délire", "l'irréel", etc...

Ce raffinement dans l'exploration des modes d'expression du non-être amène L. MARTINEZ à considérer que la fonction de la "langue de bois" est de "décrire le surréel", formulation qui le place très exactement dans la problématique d'Alain BESANÇON (cf. plus loin, §2).

Ici aussi, par conséquent, les mots ont un "contenu conceptuel", qui "s'efface plus ou moins complètement derrière leur fonction poétique" (p. 509). On reconnaît là l'idéologie de la *communication*, telle qu'elle apparaît clairement exposée par R. JAKOBSON (1963, p. 214): un sujet maître de ses mots utilise un code commun pour transmettre à un autre sujet un message portant sur une réalité extra-linguistique. La "langue de bois" serait alors *un système où la communication manque son but*, puisqu'elle serait envahie par la fonction "poétique" (c'est à dire *non-référentielle*) des mots:

"Elle est un discours orné dans lequel les prescriptions rhétoriques ou poétiques, inaltérables, ont un primat absolu sur l'information. C'est dire que l'information brute échappe à son domaine". (p. 509)

Par opposition à cette défaillance référentielle se dessine alors en creux un *idéal de communication réussie*, dont la "langue de bois" (qui s'oppose à la "langue proprement dite", p. 512) ne serait que la simple négation:

"Cette indifférence radicale à l'objet de la communication dévoile la finalité profonde du discours socialiste, qui est de fonctionner de façon autonome, de s'illustrer, se développer, se commenter lui-même par une expansion naturelle". (p. 509)

Une telle définition négative nous apparaît comme une valorisation implicite de la relation immédiate langue/réalité, de la transparence du signe, simple médiateur devant s'effacer pour "communiquer" le "réel". C'est ainsi qu'à une problématique de recherche du *sens* vient se surajouter une autre problématique: celle de la recherche du *vrai*.

Mais dans ce creux vient s'inscrire une autre conséquence implicite: en définissant son objet comme "un rapport aléatoire aux faits", L.MARTINEZ prétend occuper une place lui permettant de séparer le réel de l'irréel, et de juger du degré d'adéquation des "mots" au réel. Cette place est le lieu illusoire d'une extériorité d'où un sujet pourrait examiner le réel et les mots pour le dire, sans avoir à faire la théorie de son propre rapport au "réel", rapport posé comme immédiat, absolutisé, et hors de toute mise en cause.

1-3/ Armelle GROppo: L'esthétique du cliché dans le roman russe contemporain (Vs. Kóchetov). Thèse de 3e cycle, Paris-X, 1979.

Semblable dissociation entre les mots et le réel effectuée par un observateur entretenant un rapport non médiatisé au réel se rencontre dans bon nombre d'études de russisants en France.

Nous citerons pour mémoire le travail d'A. GROppo, qui semble considérer la prose de l'écrivain Kóchetov^(*) comme une sorte de discours schizoïde, prononcé au bénéfice de "cette société pour qui la réalité n'est pas ce qui est, mais ce qui est formulé" (p. 14). Conception nominaliste au secours d'une ontologie spontanée, cette approche du discours politique soviétique pose son auteur comme celui qui "connaît" tout à la fois la société soviétique *et* les lois du discours vrai de façon suffisamment efficace pour redresser un discours mensonger et se faire l'herméneute d'un sens caché aux Occidentaux non-initiés, dans une pratique de lecture-interprétation-traduction des textes:

"... cette contradiction entre les affirmations de l'auteur et le fonctionnement de la société qu'il décrit explique la difficulté qu'éprouve le lecteur occidental à lire ce qui est officiellement publié en URSS: les mots n'ont plus le sens qui est celui auquel ils se réfèrent habituellement. Ils renvoient à des concepts opposés à ceux qui constituent les catégories abstraites dont dispose le lecteur occidental qui ne connaît pas la presse soviétique. (...) L'omission est volontaire, elle est mensonge. Nous sommes dans le monde du mensonge institutionnalisé" (p. 297).

Ici encore un discours de vérité se fonde sur sa propre adéquation au réel, auquel on a accès grâce à des formules telles que: "contrairement à ce que dicte le sens commun" (p. 92), "il relève de la logique la plus élémentaire que" (p. 109), "c'est invraisemblable" (p. 259),... (cf. MARTINEZ: "chacun sait que", p. 514).

2/ Le surréel.

2-1 Alain BESANÇON: "Court traité de soviétologie à l'usage des autorités civiles, militaires et religieuses", dans Présent soviétique et passé russe, Livre de poche, 1980.

Pour A. BESANÇON la "langue de bois", qu'il oppose à la "langue humaine", est une hallucination, un mirage où les mots ont le *pouvoir* de créer une "*surréalité*" qui n'a d'existence que verbale. La "surréalité" d'A. BESANÇON, monde immuable, qui n'existe pas, s'oppose au "*réel*", monde du changement et de l'histoire.

La condition de stabilité du régime soviétique serait alors la "logocratie" (p. 210):

"Dans ce régime où le pouvoir est 'au bout de la langue', l'indice d'extension de la 'langue de bois' est l'indice le plus sûr d'extension du pouvoir" (p. 206).

On trouve ici ^{un}écho de 1984 de G. ORWELL, décrivant un univers clos, fonctionnant *grâce* à un langage où les mots ont un sens entièrement autonome (ils sont à eux-mêmes leur propre référent), et par là-même sont antonymes des mots "vrais". (*8)

Ceci permet à A. BESANÇON de redresser le rapport faussé des mots au "réel" en proposant des *traductions*. Ainsi, par exemple, un *kolkhoze* serait, *en réalité*,

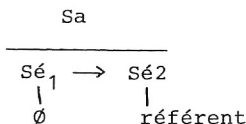
"... une plantation servile, sous la conduite d'une bureaucratie extérieure et sous la surveillance d'un système de répression" (p.201).

Pour démasquer le brouillage du réel par le "surréel" il suffirait donc d'employer les *vrais mots*. Ce redressement de perspective se fait alors par le recours à *d'autres mots* qui sont censés refléter, eux, fidèlement, le "réel".

S'il y a bien ici une interrogation sur le *signifiant*, elle glisse en fait très vite à un passage de signifié-1 à signifié-2. Ainsi, derrière les mêmes mots il faut retrouver des signifiés différents, dont l'un aurait un référent et l'autre pas. Cette herméneutique de la "langue de bois", véritable *lutte pour les mots*, ne s'écrira donc pas

$$\frac{Sa_1}{Sé_1} \rightarrow \frac{Sa_2}{Sé_2}$$

mais



L'argumentation repose sur une base *ontologique*: on remplace un rapport opaque mots/réel par le seul rapport que peut - et doit - entretenir le langage avec le réel: celui de *transparence*. Les "vrais" mots sont les mots d'A. BESANÇON, confondus avec le sens universellement établi d'une langue - nomenclature de sèmes.

A_N_N_E_X_E__I

A. BESANÇON n'est pas le premier à proposer des "traductions" à l'intérieur d'une *même langue*. On trouvera un de ses illustres prédécesseurs en la personne de B. BRECHT (cf. EBEL-FIALA-77, p. 2-3 à 2-12).

Il nous semble que, dans une certaine mesure, le travail de "rétablissement de la vérité" (Wiederherstellung der Wahrheit) entrepris par BRECHT reposait moins sur une ontologisation naïve du rapport langage/réalité, en ce qu'il s'agissait d'un véritable travail *sur la langue*, travail d'écrivain forgeant une langue "inacceptable" (pour les normes de la langue standard), à la limite de la grammaticalité, travail conscient du caractère de classe (donc non absolutisé) de la réécriture effectuée.

Il est certain, toutefois, que BRECHT, dans une problématique de quête de la référence, utilisait la langue elle-même comme métalangage, avec tous les risques d'interférence incontrôlée que cela pouvait comporter au cours du processus de paraphrasage. (Exemple de "déplacement référentiel": lorsque Hess, dans un message de Noël 1934, parle du "peuple allemand", BRECHT restitue un autre texte en faisant éclater le référent: "les possédants" / "les dépossédés".)

2-2/ Jean KEHAYAN: Le tabouret de Piotr, L'É Seuil, 1980.

La "langue de bois" comme *expression du non-être*, telle pourrait être la formule commune à un ensemble de travaux polémiques non-universitaires sur l'URSS. Ainsi pour J. KEHAYAN, qui parle de "mystification" (p. 30), d'"imposture" (p. 51), "la finalité de l'information soviétique est de donner pour réel un univers fictif" (p. 21).

L'analyse devra alors

"manier les notions de non-être, de non-monde, à propos d'une société sanctifiée, (ce qui est) difficile dans une famille idéologique qui a *choisi* (*6) d'imposer contre le réel une logique sur mesure avec ses propres messages codés" (p. 12).

Mais ici le décalage entre le réel et la fiction est supposé *sauter aux yeux*: il ne s'agit plus d'herméneutique ou de didactique à l'usage des Occidentaux ignorant la *réalité* soviétique, la révélation due à l'effet-lecture doit être immédiate:

"L'antisoviétisme le plus efficace aujourd'hui consiste à publier sans commentaire le discours officiel soviétique" (p. 21).

Il suffirait donc d'avoir des yeux pour voir...

La question d'une éventuelle incompatibilité de déterminations idéologiques et historiques entre deux discours antagonistes ne sera pas posée. (*9)

3/ Le cadavre exquis.

Un autre pan de l'éventail porte à son paroxysme le "rapport aléatoire aux faits" en étendant l'aléatoire au rapport entre les mots eux-mêmes.

3-1/ Gérard MOULIN: UBURSS, Gallimard, 1980.

Si, pour G. MOULIN, la "langue de bois" est un "langage totalement décollé de la réalité" (p. 12), c'est qu'elle est un *jeu*, un jeu sur les mots, pouvant servir de matériau à l'expérience surréaliste que R. QUENEAU appela le "cadavre exquis" (p. 143). G. MOULIN propose à la fin de son livre des ensembles de phrases scindées en groupes de mots, disposés en colonnes. Le jeu consiste à prendre une paire de ciseaux, découper n'importe

quel élément de la première colonne, l'accoler à n'importe quel élément de la deuxième colonne, et ainsi de suite. Une fois arrivé à la dernière colonne on met un point et on repart de la première colonne. Le résultat final de l'opération est un texte qui est censé être une simulation de la "langue de bois", prouvant par là que la "langue de bois"

- 1) a une structure syntagmatique hautement répétitive et donc repérable
- 2) "ne veut rien dire".

L'expérience du "cadavre exquis" fonctionne donc comme une *modélisation* de la production langagière en "langue de bois": il suffit de définir des éléments commutables dans des positions syntaxiques données.

Exemple:

Camarades// En pleine conformité avec les directives de notre congrès// les héroïques travailleurs des fermes et des champs// à l'avant-garde des participants de l'émulation socialiste// concourent à réaliser une société de liberté authentique// dans une extraordinaire atmosphère d'enthousiasme// avec le soutien ferme et unanime de tout notre peuple// ils réalisent au coude à coude le triomphe de leurs idéaux// en concourant à renforcer l'amitié fraternelle entre les peuples// tel est le résultat de la politique nationale léniniste// Cependant, camarades, il faut le dire franchement, // etc...

Le livre de G. MOULIN n'est bien sûr qu'un pamphlet, sans prétention ni à la linguistique ni à l'analyse de discours.

3-2/ Une facétie estudiantine: "Le code universel du discours" (Uniwersalny kod przemówień), paru dans le quotidien Życie Warszawy, repris dans Libération du 4-5 juillet 1981, p. 17.

Il est intéressant de noter, cependant, que ce jeu du cadavre exquis sert aussi de modèle représentationnel à une analyse de la langue officielle par des étudiants polonais. Le même mode d'emploi que dans UBURSS nous promet 10000 (= 10⁴) combinaisons pour un discours de 40 heures. (cf. page suivante)

Guide à l'usage des apparatchiks débutants pour un discours universel



Le « code universel du discours », bizarrement a été publié par « Zycie Warszawy », la Gazette de Varsovie, le grand quotidien gouvernemental de la capitale polonaise. Un gag étudiant, qui démontait les mécanismes de la langue de bois officielle. Le mode d'emploi est simple. Commencez par la première case de la première colonne, puis passez à n'importe quelle case de la colonne II, puis III, puis IV. Revenez ensuite à n'importe quelle case de la première colonne et continuez ainsi, de colonne en colonne, dans n'importe quel ordre. 10 000 combinaisons pour un discours fleuve de 40 heures.

I	II	III	IV
Chers collègues	La réalisation des devoirs du programme	nous oblige à l'analyse	des conditions financières et administratives existantes
D'autre part	la complexité et le lieu des études des cadres	accomplit un rôle essentiel dans la formation	dés directions de développement pour l'avenir
de même	l'augmentation constante de quantité et d'étendue de notre activité	nécessite la précision et la détermination	du système de la participation générale
Cependant n'oublions pas que	la structure actuelle de l'organisation	aide à la préparation et à la réalisation	des attitudes des membres des organisations envers leurs devoirs
Ainsi	le nouveau modèle de l'activité de l'organisation	garantit la participation d'un groupe important dans la formation	des nouvelles propositions
La pratique de la vie quotidienne prouve que	le développement continu des diverses formes d'activité	remplit des devoirs importants dans la détermination	des directions d'éducation dans le sens du progrès
Il n'est pas indispensable d'argumenter largement le poids et la signification de ces problèmes car	la garantie constante, notre activité d'information et de propagande	permet davantage la création	du système de formation des cadres qui correspond aux besoins
Les expériences riches et diverses	le renforcement et développement des structures	entrave l'appréciation de l'importance	des conditions d'activités appropriées
Le souci de l'organisation mais surtout	la consultation avec les nombreux militants	présente un essai intéressant de vérification	du modèle de développement
Les principes supérieurs idéologiques mais aussi	le commencement de l'action générale de formation des attitudes	entraîne le procès de restructuration et de modernisation	dés formes d'action

Si se dégage ici toujours la même impression que les mots ne veulent rien dire, qu'ils sont vides de sens, on voit cependant apparaître une dimension nouvelle par rapport aux travaux précédents: celle du jeu de la langue, d'une certaine autonomie du signifiant. Mais si l'on ne propose plus ici de "traduction" pour retrouver le vrai derrière le faux, la problématique reste néanmoins celle de la communication/non-communication d'un sens. La "langue de bois", *discours opaque*, n'en est pas moins un *discours raté*. (*10)

A N N E X E _ _ 2

Une sorte d'analyse de discours pour grand public semble faire son apparition en France depuis quelques années. Ce sont essentiellement les discours "de gauche" qui en sont la cible.

- Pour le PCF:

* Christian JELEN: Le PCF sans peine, Fayard, 1981.

- Pour le PS:

* Jacques Gerstlé: Le langage des socialistes, Stanké, 1979.

* Christian JELEN et Thierry WOLTON: Le petit guide de la farce (sic) tranquille, Albin Michel, 1982.

Le procédé consiste en gros à effectuer un relevé des tics de langage de représentants d'un parti politique, à les définir comme caractéristiques du discours en question, et à poser la règle suivante:

"quand les communistes/socialistes disent X, cela signifie en clair Y"(il s'agit bien de "traduction" d'une "langue" à une autre). Cette idée qu'un groupe social ou une formation politique puisse être "reconnaissable", "identifiable" par un discours (ou plus exactement un style) qui lui serait propre, fait de mots "à soi" a déjà fait l'objet de critiques de la part d'analystes de discours "universitaires" (cf. COURTINE-80, p. 67): elle ignore le rapport contradictoire qu'un discours peut entretenir à son extérieur spécifique.

4/ Langage et métaphore.

L'étude de François CHAMPARNAUD: Révolution et contre-révolution culturelles en URSS (Ed. Anthropos, 1975) a le mérite à nos yeux de poser d'emblée l'irréductible "épaisseur" du langage (nous dirions: son "opacité") et de montrer que la pratique politique stalinienne s'est fondée sur la négation de cette dimension:

"Staline et la bureaucratie soviétique écrasent le langage. (Cet écrasement du langage est l'opposé de la "mise à plat" du langage, qui, elle, est affirmation de son épaisseur et de ses ambiguïtés,...) Ils dénieient ainsi au langage sa caractéristique principale: son épaisseur, dans laquelle travaillent les poètes (...), les écrivains et les penseurs (...) Cette violente dénégation révèle en même temps la peur qu'ils ont du langage et de la pensée. S'élabore alors en URSS un langage clos, totalitaire et terroriste." (p. 293)

Cependant cette ouverture vers le "travail sur le langage", tout en laissant entendre que le sens n'est pas universellement reconnaissable dans une langue idéalement bien formée, puisqu'on parle des "ambiguïtés", se trouve contredite et bloquée, à notre avis, par une problématique qui n'est pas sans rappeler celle de L. MARTINEZ et A. BESANÇON: *un langage prenant la place du réel*. cf. p. 295: "... la bureaucratie stalinienne prend les mots pour le réel; en figeant le réel dans les mots, elle nie à la fois le langage, le réel, les hommes et leurs possibles transformations".

B) Ni langue ni parole.

1/ Parole de bois.

De ces différents travaux sur la "*langue* de bois" il ressort que, paradoxalement, c'est de la *parole* au sens saussurien qu'il s'agit.

* Un sujet libre de ses choix, créant son message.

Le processus inhérent à la "langue de bois" semblerait tenir de la création poétique: des individus utilisent le code de la langue pour encoder un message se caractérisant, négativement, par rapport à un idéal de "bonne" communication, réussie. La philosophie spontanée ainsi mise en œuvre est sous-tendue par l'idée d'une maîtrise sur les mots par un sujet transmettant - bien ou mal - un "sens" *déjà inscrit* dans les mots. La "langue de bois" ne serait qu'une déviance, une sorte d'aberration (cf. MARTINEZ p. 514: "Le latin monstrueux d'une Eglise monstrueuse"), délire schizophrène où les mots, perdant tout contact avec "la réalité", se mettraient à marcher tout seuls...

Dans cette vision de la langue ayant pour fonction la communication, réalisée dans la parole d'un sujet, le rapport "langage/réel" nous semble révéler un *postulat réaliste implicite* de la part de ceux qui, jugeant du degré d'adéquation de la "langue de bois" au "réel", ne font que reproduire l'effet d'évidence immédiate de leur propre perception du réel.

Or, si fiction il y a, elle nous semble être plutôt la fiction empiriste de la connaissance immédiate du réel, hors de toute appropriation par le langage.

* Une conception référentialiste du signe.

Nous pensons que cette problématique est une conception singulièrement appauvrissante du *sens*, réduit à être un "contenu" toujours-déjà donné, objectif, pure dénotation, reflet univoque d'un référent directement accessible.

Or, dès la fin du siècle dernier, un logicien comme FREGE (dans "Sinn und Bedeutung", 1892) distinguait soigneusement le *référent* d'une expression, c'est à dire l'objet qu'elle "désigne", et son *sens*, c'est à dire la façon dont ce référent est "donné"

dans la langue. Le référent ne se laisse pas appréhender directement, ses différentes *représentations* (ou "sens") peuvent être extrêmement variées, voire contradictoires.

Mais FREGE a toujours également évité de confondre "mode de donation de l'objet" et "création de l'objet". On est donc déjà fort loin à la fois d'un langage - reflet du réel et d'un signe "créant" une réalité ou surréalité. On parlera alors d'un plan relativement autonome du *sens*, qui a pour corollaire une opacité constitutive du langage, et non accessoire, surajoutée, ou *pathologique*.

* Le sens universel véhiculé par un langage transparent.

Nous avons pu voir dans les points 1/ à 4/ du chapitre précédent une certaine progression, de la transparence à l'opacité du langage. Mais ce n'était que pour mieux instituer, par contraste, la transparence idéale de la "vraie" langue, celle qui n'est pas de bois.

Cette conception utilitariste du langage transmettant un sens préexistant à l'acte de communication nous semble un écho lointain du néo-positivisme, qui opposait les "énoncés doués de sens" aux "énoncés dénués de sens", refusant toute validité à l'étude de ces derniers.

C'est ainsi que le discours politique soviétique, anti-langue d'un anti-monde, serait déclaré irrecevable par les Occidentaux puisque ne mettant pas le "bon" sens derrière les mots.

On observe toutefois une oscillation entre deux pôles opposés: la "langue de bois" est à la fois

- la langue de la fourberie, du mensonge, du machiavélisme (elle parle pour dire le faux)
- la langue du non-sens, du cadavre exquis (elle parle pour ne rien dire)

A ces deux analyses une double solution est apportée, cadrant parfaitement avec la ligne du néo-positivisme:

- rejeter la "langue de bois" comme ne faisant pas sens
- la remplacer par ses mots "à soi", en adéquation avec le référent extra-linguistique (cf. les "traductions" d'A. BESANÇON): une parole fausse qu'il suffirait au "bon sens"

d'inverser pour retrouver le "bon" sens (comme certains Soviétiques lisent la Pravda "à l'envers", inversant systématiquement le sens des informations).

C'est l'universalité du sens des mots , dans une relation bijective aux choses, qui permet à A. BESANÇON de citer Saint Bonaventure pour proposer son programme de combat:

"L'être met le non-être complètement en fuite" (op. cit, p. 292).

Mais l'incompréhension que manifestent les Occidentaux à l'égard du discours politique soviétique, rebaptisé "langue de bois", le caractère déclaré irrecevable de cette "langue", ne seraient-ils pas une façon de sauvegarder leur propre illusion de liberté et de créativité langagière, leur aptitude à dire le vrai, en posant pour corollaire le *choix délibéré* des Soviétiques de dire le faux?

Mensonge, délire et jeu, trois façons d'ignorer *l'efficacité matérielle de l'imaginaire*, ce qui fait qu'un discours "marche" (*11)

Et si le langage ne servait pas *d'abord* à communiquer un sens, mais bien plutôt à instituer des places de sujet où chacun peut se reconnaître, du PCUS au Peuple soviétique? Si c'était du côté d'une forme particulière d'*assujettissement* qu'il faut chercher ce "rapport d'un type particulier entre la langue et le pouvoir en URSS"?

Nous poserons qu'on ne peut sortir de l'impasse créée par l'approche critiquée plus haut qu'en changeant de perspective: ce n'est ni de *langue* ni de *parole* qu'il s'agit, mais de *discours*.

2/ Discours de bois, discours de vent.

(ou: discours de l'Un, discours de l'Autre)

Nous pensons que l'impression d'"hallucination" que peut provoquer le discours politique soviétique est effectivement liée à un rapport entre signe linguistique et référent d'une part, entre langage et sujet d'autre part. Mais nous proposerons pour en rendre compte une perspective différente de celle envisagée jusqu'ici. Autrement dit, il va falloir "changer de terrain".

On sait que les thèses de N.CHOMSKY et des générativistes sont fondées sur la *créativité*: tout sujet parlant une langue serait capable de produire et d'interpréter au moyen de règles récursives en nombre fini des phrases infinies qui n'ont jamais été formulées auparavant.

Or, depuis quelques années, les travaux de M.PECHEUX (1975), P.HENRY (1974, 1975), et d'autre part J.B.GRIZE et le Centre de recherches sémiologiques de Neuchâtel, tous marqués par la pensée d' A.CULIOLI, s'attachent à montrer qu'à la différence des langages artificiels comme la logique formelle, toute production d'énoncés en langue naturelle se fait à partir d'éléments *déjà* qualifiés, déterminés, déjà-dits par d'autres, ailleurs, avant, la frontière entre le "dit" et le "déjà-dit" n'étant jamais assignable d'avance.

Ainsi, pour M.PECHEUX (1969, p. 28, cité par A.LECOMTE 1978, p.42) "Il n'y a pas de sujet psychologique universel supportant le processus de production de tous les discours possibles, au sens où le sujet représenté par une grammaire générative est apte à engendrer toutes les phrases grammaticalement correctes d'une langue".

Dans cette perspective, le non-dit est aussi signifiant que ce qui est dit: la "marge de manœuvre" du locuteur n'est pas infinie: il ne peut pas "tout" dire. Au contraire, l'espace du formulable est déterminé par ce qui ne peut pas être dit.

S'il est vrai que "les mots sont les mots des autres" (VOLOCHINOV-77, p.57, p.141, l'a dit avant LACAN, en 1929), le locuteur, ou la "forme-sujet" qui en tient lieu (cf. PECHEUX-75, p.148) va ainsi prendre comme *objet* de son discours des *énoncés*

extérieurs à son discours.

D'où la formule de CULIOLI, reprise par PECHEUX (1975, p.239): "l'inasserté domine et précède toujours l'asserté."

l'éclatement de la "forme-sujet" se manifeste par le *décalage* des niveaux d'assertion, ou de prise en charge de l'énoncé.

Une des formes de ce décalage des réseaux discursifs (mais une des formes seulement) est le phénomène linguistique de la nominalisation (Nmz). Nous avons déjà ébauché une description de son fonctionnement discursif (cf. SERIOT-81) en essayant de concevoir la place de la description d'un système linguistique spécifique ("la Nmz en russe") sur lequel viennent se greffer des processus discursifs.

Ainsi, dans la suite $Nmz_1 - V - Nmz_2$, si $V = \{ARG\}$ (où $\{ARG\}$ désigne ce que nous avons appelé "verbe d'argumentation": подтверждать: "confirmer", показывать: "montrer", свидетельствовать: "témoigner", etc..),

Nmz_2 doit se comprendre comme l'enchâssement d'un énoncé prédicatif dont l'énonciation est rapportée à un énonciateur adverse détracteur, "source" de la négation de Nmz_2 , énonciation *antérieure* à l'énonciation de V.

Prenons l'énoncé suivant:

K95-09 (*12) Весь опыт строительства социализма в нашей стране подтверждает правильность ленинского принципа материальной заинтересованности.
(Toute l'expérience de construction du socialisme dans notre pays confirme la justesse du principe léniniste de l'intéressement matériel.)

Dans cet énoncé, la Nmz_2 "правильность принципа..." (la justesse du principe...) est le produit de l'enchâssement, au niveau linguistique, de l'énoncé prédicatif:

«Ленинский принцип материальной заинтересованности правильный»

(le principe léniniste d'intéressement matériel est juste)

Mais au niveau du discours, il y a décalage de prise en charge:
- Seul le verbe подтверждать (confirmer) supporte des marques d'assertion: mode indicatif, diathèse active, modalité affirmative.

- Nmz_1 : весь опыт строительства... (toute l'expérience de construction...) est un "préconstruit" (*13), qui se présente comme fait objectif, hors de cause, objet du monde préexistant au discours, dont "l'existence" est garantie par un Sujet universel.

- Quant à Nmz_2 , elle doit être rapportée non à un sujet universel, comme Nmz_1 , mais à un énonciateur différent de celui de V, ou S_1 . Nous l'appellerons S_2 , "source" de l'énoncé E_2 :

E_2 = ленинский принцип материальной заинтересованности не-
правильный
(le principe léniniste d'intéressement matériel n'est pas juste)

- La "responsabilité" assertive de S_1 consistera alors à "retourner" E_2 par un verbe argumentatif et un préconstruit à gauche du verbe.

Nous sommes donc en présence d'un cas *repérable* de "polyphonie" (au sens de BAKHTINE), ou de "polydromie" (au sens de P. KUENTZ-72, p.28): plusieurs "places" de sujets d'énonciation s'emboîtent et permettent le dialogisme au sein d'un même énoncé.

Ainsi, loin que la "langue de bois" *asserte le faux*, sa spécificité serait plutôt d'asserter de simples *relations* entre des objets préconstruits, ou encore de n'asserter que des "prédicats d'attitude propositionnelle" introduisant des complétives:

- нам приятно отметить, что (il nous est agréable de constater que)
- приходится отметить, что (il faut noter que)
- мы гордимся тем, что (nous sommes fiers que)
- нельзя не учитывать и того, что (on ne peut pas ne pas prendre en compte le fait que)
- надо заметить, что (il faut remarquer que)
- можно с особым удовлетворением отметить, что (on peut noter avec une satisfaction toute particulière que)
- партия с большим удовлетворением отмечает, что (le parti note avec satisfaction que)

etc...

Nous parlerons à ce sujet de ~~parodie~~ *de discours scientifique* qui constate des *faits d'observation*. La responsabilité de l'assertion de ces faits est alors du ressort d'un "Sujet universel":

- нетрудно видеть, что (il n'est pas difficile de voir que)
 - все хорошо знают, что (tout le monde sait bien que)
 - для всех очевидно, что (il est évident pour tout le monde que)
 - вполне понятно, что (on comprend bien que)
 - известно, что (on sait que)
 - кому не ясно, что (pour qui n'est-il pas clair que)
 - ни для кого не секрет, что (ce n'est un secret pour personne que)
- etc... (*20)

Nous voudrions maintenant développer ce point en disant que *l'ambiguïté est constitutive de tout discours, avec pour conséquence qu'on ne peut trouver au sujet d'énonciation une place centrale et stable telle qu'il soit à la source du sens de ses paroles.*

C'est ici encore sur le phénomène de la nominalisation que nous nous appuyerons.

* Ambiguïté au niveau des connecteurs séquentiels.

K104-18 В своей принципиальной и решительной критике культа личности наша партия исходила из указаний Владимира Ильича Ленина, из его завещания.

(Dans sa critique fondamentale et catégorique du culte de la personnalité, notre parti s'est fondé sur les enseignements de Vladimir Ilyitch Lénine, sur son testament.

Il y a ici ce que la grammaire générative appelle une *transformation généralisée*: une phrase constituante se nominalise et s'enchâsse dans une phrase matrice. (*14)

Appelons p la phrase matrice (réalisée dans l'énoncé terminal):

p = наша партия исходила из указаний В.И.Ленина, из его завещания
(notre parti s'est fondé sur les enseignements de V.I.Lénine, sur son testament)

et (q) la phrase constituante, avec son réseau d'indéterminations dû aux neutralisations que l'énoncé prédicatif subit en russe en se nominalisant (nous la noterons entre parenthèses pour marquer sa pluri-potentialité):

(q) = наша партия	критиковала		, культ личности		
	критикует				
	раскритиковала				
(notre parti	a critiqué (ipf)				le culte de la pers.)
	critique				
	a critiqué (pf)				

("pf" = perfectif
 "ipf" = imperfectif)

Le fait original qui intervient lorsqu'une Nmz se trouve dans un syntagme prépositionnel (SP) est que le rapport entre l'énoncé prédicatif sous-jacent à la Nmz et l'énoncé-"matrice" (ici rapport entre (q) et p) se fait par coordination *ou* subordination des deux énoncés, et non par instanciation (ou "remplissage") d'une place vide d'argument du prédicat de la phrase matrice. C'est dire combien le choix entre une description par hiérarchisation des constituants (dominance de nœuds) ou par séquentialité d'énoncés en grammaire aura une incidence en analyse du discours, par exemple pour déterminer s'il y a *antériorité, ou extériorité* d'un énoncé par rapport à l'autre.

Or les connexions de séquentialité (que nous tenons à ne pas appeler "connexions logiques") peuvent être multiples:

- coordination:

р и (q)	р et (q)
р но (q)	р mais (q)
(q)но р	(q) mais р
р зато (q)	р en revanche (q)
(q)зато р	(q) en revanche р

(citons aussi les connecteurs то есть: c'est à dire, значит: donc, следовательно: par conséquent, etc...)

- subordination:

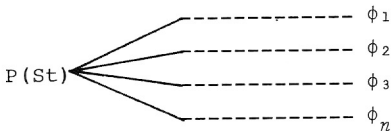
р, когда (q)	р quand (q)
(q), когда р	(q) quand р
р, потому что (q)	р parce que (q)
(q), потому что р	(q) parce que р
р, чтобы (q)	р pour que (q)
(q), чтобы р	(q) pour que р
р, хотя (q)	р bien que (q)
(q), хотя р	(q) bien que р
р, так как (q)	р puisque (q)
(q), так как р	(q) puisque р

Les 15 paraphrases proposées (*15) ont toute égale acceptabilité au plan *linguistique*. Au niveau du discours les effets de sens de ces paraphrases seront plus ou moins prévisibles ou inattendus selon les conditions de production et d'interprétation du discours en question. Mais nous ne poserons pas le problème de l'"acceptabilité discursive" du paraphrasage: au contraire, nous pensons qu'il convient de rendre compte de l'opacité et de la maintenir.

En effet, une description *linguistique* d'une phrase, après avoir établi ("calculé") le réseau d'ambiguïté propre à cette phrase, cherchera une désambiguïsation contextuelle d'abord, situationnelle ensuite (l'hypothèse étant qu'à toute occurrence d'un énoncé correspond un sens et un seul).

Dans la perspective qui est la nôtre nous pensons qu'est constitutif du discours (de *tout* discours en langue naturelle) le *jeu de l'ambiguïté*, au triple sens de jeu pour jouer, de jeu de clés et de jeu dans un mécanisme ("avoir du jeu").

Ainsi à une phrase P ayant une structure syntaxique donnée St correspondra un *jeu* de paraphrases $\Phi = \{\phi_1, \phi_2, \dots, \phi_n\}$ (l'ensemble Φ n'étant pas définissable en extension a priori):



Admettons qu'un récepteur (*16) R_1 attribue au sujet d'énonciation la paraphrase ϕ_1 pour P(St), celui-ci pourra toujours répondre: "non, ϕ_2 " (cette hypothèse méta-discursive a, en fait peu de chances de se réaliser concrètement). Mais si un R_2 lui attribue ϕ_2 , il pourra alors aussi dire: "non, ϕ_1 ", ou "non, ϕ_n " et ainsi de suite.

Ainsi le "sujet" d'énonciation peut ne jamais être là où on l'attend, sur le mode du "ce n'est pas ce que j'ai voulu dire", et inversement...

Or, et c'est là le point important, ce déplacement du sujet d'énonciation devant ses assertions potentielles peut n'être ni voulu ni entièrement conscient. La phrase P(St) peut

"vouloir dire" à la fois toutes les ϕ , le "surplus de sens" qui est alors décelable n'étant pas nécessairement prévu ni prévisible par l'émetteur.

On voit qu'on est déjà bien loin du schéma jakobsonien d'un émetteur transmettant un sens à un récepteur au moyen d'un code univoque. Mais nous irons plus loin en refusant de présupposer qu'il y ait nécessairement une interprétation unique à effectuer lors du processus de désambiguïsation: *le sens peut être multiple. → au contraire d'un*

L'énoncé que nous avons analysé semble montrer qu'on est également loin de cette "langue de bois" caractérisée par M. HELLER comme une "langue ne laissant nulle place au doute".

En guise de conclusion.

Nous avons entrevu rapidement deux phénomènes discursifs, tous deux liés au phénomène linguistique de la nominalisation:

- une double préassertion → plusieurs sujets

(ou plutôt plusieurs places de sujets)

c'est le schéma syntaxique:

$$\text{Nmz}_1 - \underset{\text{ARG}}{\text{V}} - \text{Nmz}_2$$

- un sujet → plusieurs assertions

(ou plutôt plusieurs potentialités d'assertion)

c'est le schéma:

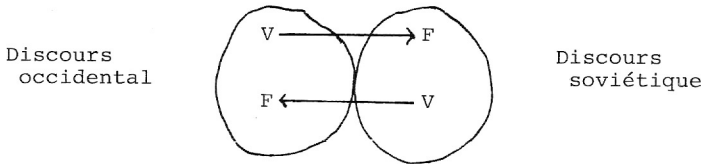
(SP(Nmz)) (nominalisation dans un syntagme prépositionnel)

Cet éclatement de la forme-sujet, dans son identité et dans ses assertions, bouleverse l'idée de transmission (réussie ou ratée) d'un sens. Le sens n'est plus où on l'attendait, pas plus que le sujet comme "auteur" de ses paroles.

Une telle perspective de recherche nous semble être une des voies possibles pour briser la circularité dans laquelle est enfermée la critique de la "langue de bois" fondée sur la dénonciation d'un mensonge. L'attitude "occidentale" devant le

Tentative d'espèce de justification de p-opre apochéon
transparente et maîtresse du ³² réel.
C'est sans de faire valoir si son Autre, qui n'est que
son même.

discours politique soviétique est strictement symétrique de celle des idéologues soviétiques en face du discours occidental: on dénie toute réalité au discours adverse au nom de l'adéquation du signe au sens que le sujet a à transmettre.



N.B. Semblable circularité se retrouve au sein même de la sphère politique française. C'est ainsi que R.GARAUDY déclarait dans le numéro de décembre 1949 de *La Nouvelle Critique*, à propos du livre de M.THOREZ *Fils du peuple*: "... les porte-parole d'une classe décadente ont besoin d'enfler le ton: ils ont quelque chose à cacher ou à mystifier. Les mots sont donc chez eux plus grands que les choses ou différents des choses. Ici, les mots collent aux faits et aux actions". (cité dans GOULEMOT-81, p.69) Encore "les faits" et "les mots", qui semblent fait à eux pour les autres.

En fait, paradoxalement, les tenants de la théorie selon laquelle le discours politique soviétique est "mensonge" et/ou "surréal" prennent ce discours au sérieux: la lecture immédiate qu'ils en font s'en tient à ce qui est dit (même si - ou parce que - ils considèrent ce dit comme simplement "faux").

En citant des mots ou, au mieux, en paraphrasant des phrases, ils n'abordent pas l'organisation d'énoncés dans un discours, pas plus qu'ils n'envisagent que le discours puisse être déterminé extérieurement.

L'amalgame de la phrase et de l'énoncé relève d'une confusion de la langue et du discours: en négligeant la distinction entre ce qui est dit et ce qui n'est qu'indiqué, ils laissent de côté le problème du décalage des niveaux d'assertion et celui, qui lui est corollaire, de places du sujet d'énonciation. Il s'agit bien là d'une mise à plat du langage, aveugle aux phénomènes de dénivellation, d'emboîtement de places énonciatives, liés à l'enchâssement syntaxique. Ceci s'accorde parfaitement avec le fait de

parler de textes *traduits* (cf. A.BESANCON, G.MOULIN), car, en niant l'"épaisseur" du langage, nul n'est besoin de travailler la matérialité langagière et discursive.

Nous avons essayé de montrer sur un exemple concret le problème de l'interprétation d'un texte face à une ambiguïté *discursive*, quittant ainsi le terrain d'une langue idéale (celle de ceux qui, dénonçant une parole fautive, pensent émettre une parole vraie), centrée sur l'ordre "naturel" d'une stricte correspondance des mots et des choses, langue "adamique", innocente, et exempte d'équivoques et d'ambiguïtés.

Ainsi un phénomène *linguistique* comme celui de la nominalisation peut être support de processus discursifs: il peut être une trace de préconstruit. C'est alors qu'intervient un niveau d'analyse ne relevant plus de la linguistique (comme description du système de la langue): celui des rapports à l'intérieur desquels *se constitue le formulable*.

Loin que Brejnev soit un génial ou dément Machiavel moderne, on peut tout au juste déceler dans son discours une *forme-sujet* tendant à disparaître derrière /mais aussi constituée par.../ une nette prédominance de relations prédicatives inassertées, système d'évidences et de significations reçues qui s'imposent au destinataire mais également au locuteur, comme éléments *extérieurs* au discours *incorporés* dans le discours.

L'emploi de formes nominalisées est ainsi tendanciellement lié à l'assujettissement par voie d'identification du sujet au "sujet universel" (effacement des conditions de production du sens). Mais en aucun cas on ne peut poser une relation mécanique entre nominalisation et préconstruit (cf. notre article à paraître: "*Syntagmatisation et ambiguïté discursive*"). Nous ne proposons pas de typologie du discours politique soviétique fondée sur un repérage des fréquences de nominalisations, ce qui serait poser comme résolu le problème de la réception et de l'interprétation des textes, ainsi que celui du rapport syntaxe/sémantique.

Si nous posons alors que

- l'ambiguïté est constitutive du discours

- et que l'abondance des nominalisations (dans des structures syntaxiques repérables) dans la "langue de bois" a un rapport (mais non déterminable a priori) avec à la fois le maniement de l'implicite *et* la désarticulation de la place centrale du sujet d'énonciation,

nous dirons alors que le discours politique soviétique se caractérise par une *tension* entre homogénéité, unanimité, monolithisme déclarés et hétérogénéité fondamentale, du moins dans l'état actuel de nos recherches et sur le corpus étudié (*18). Ce n'est pas un espace clos, mais une imbrication de "voix" (BAKHTINE), de places de sujet (plutôt que de réels "sujets" repérables dans l'extra-discursif) et de niveaux d'assertion.

Mais la "langue de bois" ne serait alors aussi qu'une forme extrême d'un phénomène somme toute "banal" d'assujettissement du sujet d'énonciation à un Sujet universel.

Il restera à se demander *pourquoi* cet assujettissement dans un discours prétendant relever d'une pratique politique marxiste-léniniste.

Nous n'avons pas répondu à toutes les questions que nous avons posées. Nous souhaiterions que ce texte serve de point de départ à des discussions sur la place des processus discursifs s'appuyant sur le système linguistique (des nominalisations par exemple) en russe, et sur leur fonctionnement dans ce discours qu'on dit "langue de bois", et que nous appellerions volontiers "de vent", à cause du caractère insaisissable de sa source énonciative.

N O T E S

(*1) Inaugurée par la thèse de J.DUBOIS (1962). Pour un historique de l'Analyse de discours en France, cf. notamment:

J.GUILHAUMOU et D.MALDIDIER (1979), L.GUESPIN (1976), G.CHAUVEAU (1978), J.J.COURTINE (1982).

(*2) On peut citer le travail de A.OUAMARA (1980) sur le discours du F.L.N. en Algérie, mais le corpus qu'il utilise est écrit en français.

(*3) En sens inverse, toutefois, "de bois" s'opposera à "de chair". D'autre part la tournure *de bois* est un vieux sémantisme de la langue française (ordinaire!), désignant une chose factice, sans vie, etc... Au XVIIe siècle un homme "qui n'est pas de bois" est "vaillant" (Oudin 1640), par allusion aux figurines, marionnettes et aussi aux pièces du jeu d'échecs, vraisemblablement. FURETIERE connaissait déjà les célèbres "trompettes de bois" (qui ne jouent pas) en 1690. De là découlerait toute la série, chevaux de bois, cloche de bois (XIXe) et le *chèque en bois*, plus récent, qui se greffe sur (en fait est un avatar des) *heures en bois* (1883, typographes), qui sont des heures supplémentaires non payées. La "langue de bois" paraît s'inscrire naturellement dans la série. Elle représente alors l'opposé de la "langue verte" - argotique, mais souple et yavante, comme tout ce qui est vert... (Ces renseignements nous ont été aimablement communiqués par Cl.DUNETON. Qu'il en soit ici remercié.)

(*4) Ces renseignements proviennent de la revue interne des traducteurs du Conseil de l'Europe à Strasbourg: "*Le petit terminophile*" N°26, juin-juillet 1981.

(*5) L'hypothèse d'une *erreur de traduction* de "dręta mowa" n'est pas à exclure, naturellement. Mais elle est alors postérieure à 1956 (cf. J.M.DOMENACH: "Langue morte").

(*6) Souligné par nous.

(*7) Vsevolod KOTCHETOV (1912 - 1973), un des représentants les plus typiques du "réalisme socialiste" le plus officiel en littérature.

(*8) cf. à ce sujet la critique de la théorie d'ORWELL par L.J.CALVET-69.

Par extension on peut songer aussi au célèbre "la langue est fasciste" de R.BARTHES (*Leçon inaugurale au Collège de France*).

(*9) Le "surréal" semble n'être pas réservé au discours politique soviétique, puisque le discours politique chinois en serait également l'expression. Ainsi dans le livre de W.ZAFANOLLI-81, la "surréalité" n'est autre que la langue codée du pouvoir". De même, "la vérité n'est ici rien d'autre qu'un attribut du pouvoir". (Cité d'après l'article de Henri LEUWEN, *Le Monde* 28-29 juin 1981).

(*10) Citons également, dans une perspective voisine, le travail de Petr FIDELIUS-81, paru récemment en Italie. Le linguiste tchèque qui se cache sous ce pseudonyme tente de "démasker le langage fumeux et contradictoire" du quotidien pragois *Rudé Právo* et propose des exercices de décryptage pour apprendre aux lecteurs l'art de lire "à travers" le langage... (à partir d'une analyse des contextes où apparaissent les mots "peuple", "démocratie", "socialisme").

(*11) cf. M.PECHEUX (1975, p.108), critiquant le positivisme à l'œuvre chez FREGE: "l'imaginaire est alors posé comme l'équivalent de l'irréel et réduit à un effet psychologique individuel de nature "poétique". Cette remarque pourrait parfaitement s'appliquer à l'ensemble des textes que nous avons commentés...

(*12) "K95-09" signifie: discours de Khrouchtchev (il s'agit du rapport d'activité au XXIIe congrès du P.C.U.S. en 1961), page 95, ligne 9.

(*13) Préconstruit: ce terme, introduit en analyse de discours par P.HENRY-74, p.2-79, désigne une "construction" antérieure, extérieure, indépendante, par opposition à ce qui est construit dans l'acte d'énonciation par un sujet. Il s'agit des "évidences" "toutes prêtes" qu'un sujet d'énonciation s'approprie comme objet du monde extérieur à son discours.

(*14) Il s'agit de la terminologie employée dans l'hypothèse transformationnelle: Chomsky-57, Chomsky-65, reprise par Dubois-70 (p.280-286), Ruwet-67 (p.213sq), Veyrenc-80 (p.365), Lyons-70 (p.205, 265). Les conceptions de Chomsky ont notablement évolué depuis, pour aboutir à l'"hypothèse lexicaliste", cf. Chomsky-68. Cette hypothèse est très difficilement utilisable si l'on s'attache à déterminer les formes d'imbrication d'un énoncé dans un autre. C'est pourquoi nous nous tiendrons, pour l'instant, à la figure de *l'enchéassement*.

(*15) Sans compter l'indétermination propre à (q), ce qui nous donnerait alors 45 paraphrases... Cependant rien ne permet de leur assigner une limite numérique a priori.

(*16) au sens de récepteur concret, et non de *destinataire*, comme place explicite prévue dans le discours.

(*17) "Gobbledegook": mot américain, a désigné à partir de 1944 (dans un article de Maury Maverick, du New York Times) les "grands mots" prétentieux et répétitifs des bureaucrates de Washington ("Washington's red-tape language"). Formé d'après le cri du dindon: a turkey-cock's gobble.
(Source: Oxford English Dictionary, 2 vol.)

(*18) Ce corpus est constitué par le dernier rapport d'activité (отчётный доклад) de N.S. KHROUCHTCHEV au XXIIe congrès du P.C.U.S. (octobre 1961) et du premier rapport d'activité de L.I. BREJNEV au XXIIIe congrès (mars 1966).

(*19) Signalons en espagnol "lengua de palo" ("langue de bâton"), proposé par le traducteur de *La langue introuvable* de M.PECHEUX et F.GADET.

(*20) Système d'évidences à rapprocher de celui de L.MARTINEZ, A.GROPPO, etc..., cf. p.10.

(*21) La langue de drap, c'est, plus exactement, la langue de la *bure*, dont on couvre le bureau; c'est donc aussi канцелярский язык, ou langue des bureaux.

B I B L I O G R A P H I E

- anonyme 1981: "le code universel des discours", dans Libération 4-5 juillet 1981.
- BARTHES R. (1978): Leçon inaugurale au Collège de France, Seuil.
- BESANÇON A. (1980): Présent soviétique et passé russe, Livre de Poche, coll. Pluriel.
- BRECHT B. (1967): Schriften zur Politik und Gesellschaft 1919-1956, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag.
- CALVET L.J. (1969): "Sur une conception fantastique de la langue: le 'Newspeak' de Orwell", dans La Linguistique, N°1, p.101-104.
- CHAMPARNAUD F. (1975): Révolution et contre-révolution culturelles en URSS, Anthropos.
- CHAUVEAU G. (1978): "Problèmes théoriques et méthodologiques en analyse de discours", dans Langages N°52.
- CHOMSKY N. (1957): Syntactic Structures, La Haye, Mouton.
- CHOMSKY N. (1965): Aspects of the Theory of Syntax, Cambridge, Mass., The M.I.T. Press.
- CHOMSKY N. (1968): Remarks on Nominalization (trad. fr. dans Questions de sémantique, Seuil, 1975).
- COURTINE J.J. (1980): Quelques problèmes théoriques et méthodologiques en analyse du discours, à propos du discours communiste adressé aux chrétiens, Thèse de 3e cycle, Paris-X.
- COURTINE J.J. (1982): "L'instituteur et le militant (Contribution à l'histoire de l'analyse du discours en France)", dans Archives et document de la S.H.E.S.L.N°2.
- DEBRAY R. (1978): Modeste contribution aux discours et cérémonies officielles du 10e anniversaire, Maspero.
- DOMENACH J.M. (1956): "La Yougoslavie et la relance du socialisme", dans ESPÉRIT, déc. 1956.
- DUBOIS J. (1962): Le vocabulaire politique et social en France de 1869 à 1872, Larousse.
- DUBOIS J. et DUBOIS-CHARLIER F. (1970): La phrase et les transformations, Larousse.
- EBEL M. et FIALA P. (1977): "Recherches sur les discours xénophobes" dans Travaux du Centre de recherches sémiologiques, Neuchâtel.
- FIDELIUS P. (1981): Popolo, democrazia, socialismo, CSEO, Bologna.
- FREGE G. (1892): "Sinn und Bedeutung", dans Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik, (trad. fr. dans Écrits logiques et philosophiques, Seuil, 1971.)
- FURETIERE A. (1690): Dictionnaire universel.

- GARAUDY R. (1949): "Doctrine et vie dans *Fils du peuple*", dans La Nouvelle Critique, déc. 1949.
- GERSTLE J. (1979): Le langage des socialistes, Stanké.
- GOULEMOT J.M. (1981): Le clairon de Staline, Le Sycomore.
- GRIZE J.B. (1976): "Marériaux pour une logique naturelle", dans Travaux du Centre de recherches sémiologiques, N°29.
- GROppo A. (1979): L'esthétique du cliché dans le roman russe contemporain (Vs. Kotchetov), Thèse de 3e cycle, Paris-X.
- GUESPIN L. (1976): "Types de discours ou fonctionnements discursifs?" dans Langages N°41.
- GUILHAUMOU J. et MALDIDIER D. (1979): "Courte critique pour une longue histoire", dans Dialectiques N°26.
- HARRIS Z. (1952): "Discourse Analysis", dans Language N°28, (trad. fr. dans Langages N°13, 1969.)
- HELLER M. (1979): "Langue russe et langue soviétique", dans Le Monde, 5-7-79; repris dans Recherches N°39, oct. 1979, p.17-21.
- HENRY P. (1974): De l'énoncé au discours: présupposition et processus discursifs, ronéo CNRS/EPHE.
- HENRY P. (1975): "Constructions relatives et articulations discursives", dans Langages N°37.
- HOUBEbine J.L. (1976): "Avere uno Stalin sulla lingua", dans Sessualità e potere, A.Verdiglione éd., Venezia, Marsilio.
- JAKOBSON R. (1963): Essais de linguistique générale, Editions de Minuit.
- JELEN Ch. (1981): Le PCF sans peine, Fayard.
- JELEN Ch. et WOLTON Th. (1982): Le petit guide de la farce tranquille, Albin Michel.
- KEHAYAN J. (1980): Le tabouret de Piotr, Le Seuil.
- KHROUCHTCHEV N.S. (1961): Compte-rendu d'activité (otcëtnyj doklad) au XXIIe congrès du P.C.U.S.
- KUENTZ P. (1972): "Parole/discours", dans Langue française, N°15.
- LECOMTE A. (1978): Paraphrase et thématization (Essai d'analyse logique), dans Travaux du Centre de recherches sémiologiques, N°32, Neuchâtel.
- LEUWEN H. (1981): Compte-rendu de: ZAFANOLLI W. 1981, Le président clairvoyant contre la veuve du timonier, Payot, dans Le Monde, 28-29 juin 1981.
- LYONS J. (1970): Linguistique générale, Larousse.
- MARTINEZ L. (1981): "La langue de bois soviétique", dans Commentaire, N°16.
- MOULIN G. (1980): UBURSS, Gallimard.
- ORWELL G. (1949): Nineteen Eighty-Four, Martin Seckers Warburg, London.

- OUAMARA A. (1980): AAD: La paysannerie dans le discours du FLN, Mémoire de DEA, Grenoble-II.
- OUDIN A. (1940): Recherches italiennes et françaises, Paris.
- PECHEUX M. (1969): Analyse automatique du discours, Dunod.
- PECHEUX M. (1975): Les vérités de La Palice, Maspero.
- REBOUL O. (1980): Langage et idéologie, P.U.F.
- RUWET N. (1967): Introduction à la grammaire générative, Plon
- SERIOT P. (1981): "Nominalisation et implicite dans le discours politique soviétique", in Actes du IIIe congrès de linguistique slave, à paraître, Institut d'Etudes Slaves.
- SERIOT P. (1982): "La sociolinguistique soviétique est-elle 'néo-marriste'?", dans Archives et documents de la S.H.E.S.L. N°2.
- SOLJENITSYNE A.: Lettre ouverte aux dirigeants de l'Union soviétique, Le Seuil.
- VOLOCHINOV V. (BAKHTINE M.) (1977): Le marxisme et la philosophie du langage, Ed. de Minuit.
- VEYRENC J. (1980): Etudes sur le verbe russe, Institut d'études slaves.
- VOSLENSKY M. (1980): Nomenklatura, Fritz Molden Verlag, München (trad. fr.: La nomenclatura, Livre de Poche, 1980).
- ZAFANOLLI W. (1981): Le président clairvoyant contre la veuve du timonier, Payot.

* *
*
*
*

Nous tenons à remercier J.F.Berthon, J.Breuillard, J.J.Courtine, F.Gadet, M.Pêcheux, R.Roche, pour les discussions que nous avons eues à propos de ce texte.